

Une démarche francophone, un lieu d'identité multiple, une science de la francopolyphonie

Didier Spire

Rédacteur en chef

Il y a sept ans, en mars 1992 commençait l'aventure de notre revue. En un septennat, les *Cahiers Agricultures* ont pris leur envol, se sont taillés une place dans le monde de la recherche agronomique et ont acquis une certaine notoriété. Les articles de nombreux pays francophones ont été publiés, établissant en particulier des ponts entre Nord et Sud. Des numéros spéciaux, dont la qualité a été soulignée, ont été produits (Sécurité alimentaire, Vietnam, Biotechnologies végétales). Des initiatives auprès des instituts d'enseignement agronomique ont permis d'aider à la réflexion sur les pourquoi de la science.

Faut-il pour autant nous satisfaire des résultats acquis ? Nombreuses sont les qualités de notre revue. Faut-il nous contenter de celles-ci et ne plus nous interroger sur les difficultés, les manques, le sens du contenu de nos articles ?

Plutôt que de remercier les auteurs de leurs excellentes contributions, ne faut-il pas souligner l'absence de certaines disciplines, le désintérêt de certains groupes de scientifiques francophones attirés par les sirènes anglo-saxonnes, la difficulté à obtenir des synthèses, les pertes en qualité de certains manuscrits, soit par manque de contenu, soit par excès de jargon technique ?

Pour améliorer encore *Agricultures*, voici quelques réflexions sur les raisons profondes de son existence.

Les *Cahiers Agricultures* ont été créés par et pour la Francophonie. Il y a des raisons à cela. La première à prendre en compte est d'ordre culturel. La science, nous ne cessons jamais de le répéter, est

un élément de la Culture. En ce sens, elle est liée au langage. Tout au long de la créativité scientifique intervient la langue dans laquelle ce processus va se dérouler. C'est à travers elle que vont s'exprimer les capacités inventives. Il faut donc éveiller ou réactiver le plaisir du chercheur à dire sa science dans sa langue, maternelle ou véhiculaire, celle dont il maîtrise les finesses, la souplesse, celle qui lui permet de structurer, de reconsidérer son œuvre, celle qui lui donne plaisir à écrire. La cohérence de sa démarche intellectuelle ne pourra qu'en être raffermie et l'accès à la connaissance facilité.

Il n'y a pas de connaissance sans expression de cette connaissance. Cette expression passe par l'usage de langues naturelles auxquelles viendra s'ajouter progressivement le recours à des formules permettant d'introduire les connaissances universelles dans chaque segment disciplinaire. Mais la langue naturelle (maternelle ou véhiculaire) constitue aujourd'hui encore la principale matière première des chercheurs, car c'est en elle que se concrétise et s'exprime majoritairement la connaissance scientifique. Le langage de communication ordinaire, pour tout créateur, c'est celui appris dans l'enfance, avec ses particularités, sa saveur d'origine, avec ses imperfections aussi. C'est la langue populaire, qui, peu à peu, va se modifier pour devenir langue de culture, d'échange intellectuel que l'on partage avec d'autres au sein de sociétés différentes. Langage conceptuel aussi dont la qualité essentielle est de faciliter notre pensée car on pense mieux avec de mots.

Jean-Marc Lévy-Leblond, à propos de science, disait « une recherche qui se fait comme elle se parle ». On a en effet tendance à penser que l'écrit domine le processus scientifique, alors qu'il n'en est que l'achèvement ; on minimise ainsi la dimension de la parole. Si la science est bien une activité sociale, il est évident qu'elle ne peut se passer de rapports sociaux qui passent nécessairement par l'échange de paroles. C'est l'expression parlée qui donne

à la pensée la liberté nécessaire à l'émergence de nouvelles connaissances. L'unité de base de la recherche n'est pas l'individu, mais le laboratoire où la communication orale dans sa propre langue

est à l'origine du processus scientifique. Le temps passé à parler et penser en français est plus long que celui à rédiger (même en anglais). C'est pourquoi on peut affirmer tranquillement que la recherche des pays francophones est davantage construite avec des mots français (parlés) qu'anglais (écrits)... et que la science se construit d'abord dans sa propre langue.

Réfléchir, supputer, élaborer, c'est dans sa propre langue qu'on y réussit le mieux. La démarche d'une réflexion, l'approche d'un problème sont fortement liées à la structure du langage qui véhicule ses propres concepts. Cela signifie clairement que les résultats de la recherche sont en partie tributaires de la culture dans laquelle ils émergent. Chaque société possède un imaginaire collectif, une représentation des symboles qui structurent sa vision créative, qu'il s'agisse de sciences, de techniques, d'art, jusqu'au rapport de l'Homme à la Nature.

Mais alors, peut-on penser et parler la science en français, puis l'écrire en anglais pour revenir ensuite à sa langue d'origine dans la phase finale de diffusion nécessaire, de synthèse et de vulgarisation ? Cela ne conduit-il pas à une déperdition de la pensée originelle ? Nous ne voulons pas dire qu'il est mauvais de traduire un résultat dans une autre langue et de l'inscrire, pour échanger et communiquer dans sa discipline, avec l'espéranto des temps modernes que représente l'anglais sommaire des publications, mais nous souhaitons contribuer, avec notre revue, à donner la possibilité de développer une pensée jusqu'au bout, librement, dans sa langue naturelle avec cependant une ouverture marquée vers l'anglais.

Il faut rappeler aux scientifiques que c'est essentiellement la langue qui fait fonctionner la culture. En ce sens, elle est l'axe fédérateur de nos sociétés francophones et leur

donne un sens quant au comportement dans et vis-à-vis du monde. De là, une responsabilité des chercheurs que l'on oublie bien souvent : maintenir la culture, la faire fonctionner, la développer, la mettre à la disposition de la société. Le chercheur est responsable de la mise en perspective de ses travaux. Si la science est une composante de plus en plus importante de la culture, qui oserait se dire cultivé en ignorant l'évolution des idées scientifiques ? Certes on

peut vivre sans, mais quel dommage d'en être privé ! C'est donc un devoir de faire partager les conquêtes de la connaissance et de diffuser une science bien comprise, d'abord à nos collègues scienti-

ifiques d'autres horizons disciplinaires, puis aux étudiants et, enfin, à nos contemporains soucieux d'équilibre dans leur culture et leur système de valeurs. Il y a derrière cette responsabilité un débat d'ordre éthique à mener, car il existe deux représentations du chercheur : celle qui privilégie l'appartenance à une communauté scientifique internationale, avec en arrière-plan l'idée d'une science universelle et d'une langue « qui doit servir de support à la science et non l'inverse » et l'autre qui privilégie l'appartenance à une communauté linguistique (la francophonie dans notre cas), avec l'idée fondamentale de préserver le lien social, la solidarité (scientifique, économique, culturelle) des pays de même

expression, à travers une langue commune. Ces deux représentations ne sont pas nécessairement opposées. Dans le premier cas, on peut y voir l'incarnation d'une légitimité qui transcende l'intérêt égoïste des nations. Dans l'autre, la science se rapproche de la communauté nationale et des préoccupations des populations. Elle permet de s'approprier de nouveau la langue des sciences, outil irremplaçable de formation à la pensée et à la pratique scientifique.

Mais il faut réfléchir aussi aux dérives auxquelles peuvent conduire ces démarches si elles mènent au monolinguisme : celui-ci est réducteur dans la mesure où il hypothèque la créativité. Une langue unique pour la science, une langue unique de communication culturelle, avec toutes les implications de domination économique et politique, de prépondérance technique, d'uniformisation de la pensée, créé des risques de détournement et de captation des savoirs, d'exclusion du plus grand

nombre et conduit, à terme, au rétrécissement de la communication, y compris avec l'appauvrissement de la langue dominante. Accepter cette uniformisation, d'ailleurs, c'est accepter que la valorisation de la recherche du monde entier appartienne à la puissance dominante du moment. « La dictature des grandes revues américaines a des effets structurants sur l'évaluation des chercheurs du monde entier et donc sur les politiques de recherche » écrivait Alain Decaux, alors ministre. Si nous acceptons l'idée que la seule évaluation de nos chercheurs passe par la compétition internationale en anglais, il est probable que nous aurons d'excellents résultats à titre individuel, mais le prix à payer sera certainement une évaluation globale de notre science et une orientation de nos recherches en dehors de la communauté nationale. Cette réflexion reste valable pour la francophonie, où ne doit pas exister en son sein de valeurs dominatrices dues à la langue de partage.

À quand, par exemple, des comités de rédaction Sud-Sud, africains, parallèles à celui qui exerce ses activités à Paris et qui renforcerait le partage des réflexions ?

On peut craindre parfois que la domination écrasante de technologies envahissantes, souvent inadaptées, sans saveur et sans antécédent local, ne détruise plus que ne construise les ressources que chacun peut trouver en soi, par un nivellement linguistique et culturel.

Il faut donc que la Francophonie, et notre revue pour sa part, redouble d'efforts dans le sens de la traduction des cultures, accentue sa volonté d'être une communauté plurielle, qu'elle passe par le multilinguisme, c'est-à-dire le respect pour

chaque communauté du droit à s'exprimer dans sa langue, fut-elle minoritaire, qu'elle « tienne la diversité pour un atout et non pour un handicap », comme disait Bernard Cassen, et qu'elle valorise cette diversité par de multiples échanges, ayant toutes sortes de formes géométriques, triangulaires, bilatérales, étoilées en réseau, dans un français, langue de partage.

Plus il y a de langues et de cultures qui prennent part à la vérité scientifique, moins graves seront les menaces qui pèsent sur le monde. Certains objecteront à ce discours en faveur du pluralisme que pour être reconnues, les sciences et techniques francophones doivent faire preuve d'excellence. *Agricultures* en est bien consciente et s'est déjà inquiétée de la baisse de qualité de cer-

La science se construit d'abord dans sa propre langue

La Francophonie : « qu'elle tienne la diversité pour un atout et non pour un handicap »

tains articles proposés pour publication. Une plus grande exigence va être demandée aux auteurs. Mais, là encore, il n'y a pas qu'un modèle unique d'excellence. Il en existe une autre forme, appropriée aux besoins des utilisateurs et aux traditions locales. Et cette excellence-là ne sera pas éliminée de notre revue. Nous avons une responsabilité et une fonction particulière : celle de permettre l'expression de nos collègues francophones du Sud dont l'activité agronomique serre de près les besoins pressants de leurs pays. Si nous abandonnions ce rôle pour ne proposer que les « meilleurs articles », des « meilleurs scientifiques » du « meilleur Nord », nous commettrions un véritable abus de confiance d'une part, et nous perdriions à coup sûr la conscience des cultures diverses et des enjeux du développement technologique, d'autre part.

Il ne faut pas pour autant que l'expression et le contenu des articles baissent. Et je m'adresse là autant au chercheur du Nord que du Sud. La valeur de l'information dépend fondamentalement des rapports qui existent entre celui qui donne et celui qui reçoit ; ce qui signifie que l'accroissement de la connaissance passe par l'intégration du message scientifique dans son réceptacle : le lecteur. La ques-

tion du code de transmission de ce message est alors primordiale. Celui qui lit la communication doit en posséder le système de déchiffrement. L'auteur doit donc d'abord s'exprimer avec des phrases claires et concises en réduisant au minimum les formules, les équations, les termes trop spécifiques qui réduisent la visibilité de son propos. Nombreux sont les articles qui pèchent par excès de « jargon » scientifique propre à une discipline donnée. Il y a, chez de nombreux chercheurs, une dif-

**Créer
des passerelles
entre
des connaissances
relevant
de disciplines
différentes qui
constituent
un des goulets
d'étranglement
de l'avancée
des sciences**

ficulté à se débarrasser d'expressions qu'ils croient nécessaires à la précision de leur texte. C'est un des problèmes que rencontre notre revue qui s'adresse à des chercheurs d'horizons très divers. Martine Barrière, journaliste scientifique, proposait de revenir à « une conception non savante de la culture scientifique pour favoriser la diffusion d'une culture scientifique ordinaire, celle qui permet d'avoir prise sur son monde ». Sans aller jusqu'à la vulgarisation grand public, il est nécessaire d'endiguer la spécialisation outrancière et l'inflation de mots que seuls quelques rares collègues décryptent.

C'est bien la capacité de créer des passerelles entre des connaissances relevant de disciplines différentes qui constituent un des goulets d'étranglement de l'avancée des sciences. Accepter une certaine traduction-trahison contrôlée de son propos doit pouvoir être admis pour partager quelques éléments de son savoir. Il faudrait enfin que le nombre d'articles qui permettent aux chercheurs de conforter leurs concepts et leurs analyses critiques en situant l'évolution des connaissances dans leur domaine augmente.

Tout scientifique chevronné devrait contribuer à cette restructuration permanente du savoir, et les synthèses sont, pour cela, essentielles. Ces synthèses, aussi utiles à leurs auteurs qu'aux lecteurs, permettent d'élargir un champ de vision souvent brouillé par une trop grande fragmentation des connaissances. Nous appelons la communauté scientifique des agronomes francophones à nous apporter ces « mises au point », ces « états de l'art », ces réflexions précieuses.

À travers ces lignes, le lecteur comprendra certainement nos difficultés, nos imperfections et notre désir de faire mieux. Mais l'Homme n'est-il pas, comme l'écrivait G. Canguilhem, « le seul être qui puisse tirer parti de ses échecs ? ».

Alors, approfondissons nos capacités de faire signe au Monde ■